

DE L'INHUMANITÉ DES HOMMES

« La violence est ce qui ne parle pas. »

Gilles Deleuze¹

Ce que les historiens interrogent du passé est toujours le reflet des préoccupations actuelles. C'est là un des intérêts – et non le moindre – de la recherche historique : elle nous parle aussi de nous. Je ne suis pas historien mais psychanalyste, et comme tel je reste toujours à l'affût de ce qui fut hier pour éclairer ce qu'est aujourd'hui.

Nous sommes ici dans la plaine où s'ouvre la Camargue, mais si l'on tourne un peu la tête vers le nord, on aperçoit les premières montagnes du massif central que l'on nomme Cévennes.

Là, un jour d'août 1704, un jeune homme connut l'un des pires sorts que l'on puisse imaginer, l'un des plus inhumains² aussi : la roue. Que l'on se représente bien la chose : le condamné, allongé et attaché sur une croix horizontale, voyait arriver le bourreau qui, à l'aide d'une lourde barre de fer, brisait consciencieusement chacun de ses membres, avant de l'achever (mais pas toujours) d'un « coup de grâce ». On l'exposait ensuite, mort ou agonisant, sur une roue de charrette afin que chacun puisse constater l'évidence : il avait été définitivement réduit au silence. Au silence ! Pourtant, que fit ce jeune homme pendant son

¹ Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch : Le froid et le cruel*, Paris, Minuit, 1967.

² Rappelons ici que Levinas définit l'humain comme celui qui se soumet à l'interdiction de tuer, par conséquent l'inhumain c'est celui qui tue. Mais Levinas récuse l'idée d'une expulsion de l'inhumain hors de l'humain. C'est au contraire l'infini de l'inhumain qui est à la charge de l'homme. Emmanuel Levinas, *Humanisme de l'autre homme*, Paris, LGF Poche, 1987.

supplice ? Il parla. Il se mit à exhorter ses camarades afin qu'ils aient du courage, rapporta ensuite un autre camisard dissimulé dans la foule³.

Pour quelles raisons ce jeune homme fut-il roué ? Il était accusé d'être un camisard, un protestant révolté contre le pouvoir unificateur du Roi très catholique. Pourquoi cette colère et cette violence de Louis XIV contre les protestants ? Ils refusaient le pouvoir papal comme celui de l'église. Seule la parole divine, *sola scriptura* d'après Luther, créatrice de l'humain doit guider dans le chemin, sans qu'il soit besoin d'intermédiaire. C'est dire qu'une partie importante de la réforme reposait sur la soumission à la Parole, s'opposant ainsi à l'infaillibilité ecclésiale, elle-même parole également, mais parole humaine. En quelque sorte c'est l'autre confronté à l'Autre avant Lacan. On pense ici à Karl Barth⁴ et à la déclaration de Barmen. D'une certaine façon, le protestantisme peut s'entendre comme une attaque du pouvoir spirituel, visant à le transformer en une autorité spirituelle, un peu comme Montesquieu⁵ préconisait que la justice fût une autorité et non un pouvoir. Cela valut une guerre pour imposer le silence au peuple des Cévennes, avec son cortège de violences de part et d'autre, de morts et de rancœurs, dont certaines ne se sont jamais véritablement éteintes : elles *se disent* encore aujourd'hui.

*

Un peu plus de deux siècles plus tard, l'histoire allait sombrer à nouveau dans la folie. Le III^{ème} Reich naissait, et avec lui une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Comment est-il né justement ? Dans ce qui fut un réseau de causes imbriquées conduisant au nazisme, il ne faut pas méconnaître le rôle des discours. Car il est évident que ce parti, passant de 18% des suffrages en 1930 à plus de 37% deux ans plus tard, dut son succès électoral à ce que Philippe Burrin⁶ appelle *la grande habileté oratoire* de son chef, dont les vociférations impressionnent toujours. Emmanuel Levinas notait en 1934 que « c'est à une société qui perd le contact vivant de son vrai idéal de liberté pour en accepter les formes dégénérées (...) que l'idéal germanique de l'homme apparaît comme une promesse de *sincérité et d'authenticité*. »⁷ Le nazisme a été une affaire de discours, c'est-à-dire de parole : un mensonge qui veut se montrer sincère.

Mais si la force première du signifiant peut, dans la bouche d'êtres aussi destructeurs, déclencher une telle catastrophe, un tel ravage dans le monde entier, cela ne peut qu'entraîner ensuite une défiance

³ « (...) les exhorta l'un après l'autre pendant qu'on les rompoit, quoy que luy-même avoit esté exécuté le premier et ses quatre membres brisés. » Elie Marion, *Relation...* cité in Henri Bosc, *La guerre des Cévennes, Tome IV*, Montpellier, Presses du Languedoc, 1988.

⁴ Karl Barth, *Éthique I*, Paris, PUF, 1998. Karl Barth est l'un des auteurs de la *déclaration de Barmen* (19 août 1934) qui précisait : « Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle, en plus et à côté de *cette seule Parole de Dieu*, l'Eglise pourrait et devrait reconnaître d'autres événements et pouvoirs, personnalités et vérités, comme Révélation de Dieu et source de sa prédication. » (C'est moi qui souligne).

⁵ Montesquieu, *De l'esprit des lois*, éd. R. Derathé, 2 vol., Garnier, Paris, 1973.

⁶ Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse*, Paris, Seuil, 2004.

⁷ Emmanuel Levinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme (1934)*, Paris, Payot Rivages, 1997. C'est moi qui souligne.

certaine. C'est peut-être celle dont Bernard Stiegler⁸ nous dit qu'elle aboutit de nos jours à un *discrédit* généralisé, lequel entraîne une *mécréance* et une *misère symbolique*, mettant en place un sujet pulsionnel débarrassé du rapport à la Loi de l'Être de désir, donc se croyant d'autant plus libre qu'il l'est de moins en moins. Sommes-nous d'ailleurs totalement guéris du nazisme ? Pierre Legendre⁹ pense qu'il n'en est rien. De fait, nous pouvons supposer que cette idéologie a infiltré la parole, et y survit obscurément comme le ferait un virus pour continuer ses ravages, pour dicter sa loi pervertie. Il faudra bien qu'un jour soit posée la question de la radicalisation de la logique du marché dans son rapport à la doctrine nazie, elle même inspirée largement par l'*esprit* du discours publicitaire américain et par sa mise en scène. Comme le décrivait prophétiquement Guy Debord en 1967 « Le spectacle (...) c'est une vision du monde qui s'est objectivée. »¹⁰. C'est la question de la perversion qui est ici posée, et par conséquent celle du rapport de la parole à la Loi.¹¹

Précisons : une des armes, et non des moindres, utilisées par Hitler fut une tentative de destruction et de remaniement de la parole : pour transformer l'homme il faut agir sur la langue qui le fait être, agir sur son « habitat de paroles » selon la très belle formule de Pierre Legendre¹². C'est ce dont témoigne le texte de Victor Klemperer¹³ : « Cette nouvelle langue, adoptée par tout le monde de façon mécanique et inconsciente, comme un poison qu'on avale à petite dose sans y prendre garde... » Or, cette nouvelle langue c'est celle qu'il appelle L.T.I., *Lingua Tertii Imperi*, la langue du III^e Reich. Ce qui résonne avec cette parole d'un dignitaire nazi : « L'homme de demain ne sera plus un homme du livre... » Klemperer nous montre comment la violence nazie s'est exercée aussi sur la langue. En la transformant, on transforme l'homme qui l'emploie : « Langue du vainqueur... on ne la parle plus impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle. » Et il ajoute : « Le discours (...) franchit la frontière qui sépare la popularité de la démagogie ou de la séduction d'un peuple dès lors qu'il passe délibérément du soulagement de l'intellect à sa mise hors circuit et à son engourdissement. » Comment ne pas évoquer ici Gorges Orwell¹⁴ et son invention géniale tout autant que macabre : la *novlangue* lorsqu'il fait dire au supposé pouvoir : « Nous taillerons le langage jusqu'à l'os » ? Comment ne pas évoquer le génocide rwandais et l'utilisation meurtrière du signifiant *cafard*¹⁵ ? La logique en est encore ici une perversion de parole, ce que j'appelle *la haine de la parole* : « L'acte essentiel (...) est d'employer la duperie consciente tout en retenant la fermeté d'intention qui va de pair avec

⁸ Bernard Stiegler, *Mécréance et discrédit*, Tome 2, Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés, Paris, Galilée, 2006 & Tome 3, L'esprit perdu du capitalisme, Galilée, 2006.

⁹ (...) cette idéologie « a été vaincue par les armes, pas par les arguments » Pierre Legendre, *L'inestimable objet de la transmission*, Fayard, 1985 & *Filiations*, Fayard, 1990.

¹⁰ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967. La *Société du spectacle* critique l'emprise de la marchandise sur le vivant, qui aboutit à « la perte du vivant de la vie ». Quel est ce *vivant* s'il n'est situé du côté de la parole ? Rappelons que pour Debord, le concept de *spectacle* recouvre l'emprise du capital et de la fétichisation des marchandises sur les vies ainsi qu'un « rapport social entre des personnes médiatisé par des images ».

¹¹ Claude Allione, *La haine de la parole*, in *Travail Social et Psychanalyse*, Sous la direction de Joseph Rouzel, Nîmes, Ed. du Champ Social, 2009.

¹² Pierre Legendre, *Dominium Mundi, L'empire du management*, Paris, Arthème Fayard, Mille et une nuits, 2007.

¹³ Victor Klemperer, *LTI, La langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel, Agora, 1996 & le téléfilm de Stan Neumann : *La langue ne ment pas*, Beta SP, 2004.

¹⁴ Georges Orwell, *1984*, Paris, Gallimard NRF, 1950.

¹⁵ Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Paris, Seuil, 2003.

l'honnêteté véritable. Dire des mensonges délibérés tout en y croyant sincèrement (...) est d'une indispensable nécessité. »¹⁶ De nouveau, c'est la voix de Guy Debord qui résonne : « Dans un monde *réellement renversé*, le vrai est un moment du faux. »¹⁷ C'est que, pour le dire avec Lacan, ce qui fait l'homme c'est sa parole : « Pas des hommes en tant que troupeau, mais des hommes qui parlent, de cette parole qui introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout le réel. »¹⁸

*

Qu'en advient-il aujourd'hui ?

Je dirais d'abord que nous voilà parvenus dans une nouvelle donne, et rien n'indique qu'elle ne soit pas la conséquence, en partie tout au moins, du discours nazi. Divers auteurs ont montré de façon très convaincante que la place de l'Autre, incarnée au cours de l'histoire par diverses figures maintenant discréditées, s'est aujourd'hui reportée sur celle du marché. En parlant de *divin marché*, Dany Robert-Dufour¹⁹ a montré à quel point l'hypercapitalisme se donne pour ambition d'occuper la fonction d'altérité première et fondatrice. Et si Adam Smith²⁰ basait son raisonnement sur *la main invisible* du marché, ce n'est qu'en écho à la main de Dieu, à cette main qui façonna l'homme d'argile, l'adam-terreux comme l'appelait Marcel Jousse²¹.

Quelle peut en être la logique ? Disons que deux lignes de force s'affrontent depuis quelques décennies. D'un côté l'humain, le sujet, celui qui ne peut être s'il ne se soumet à la castration dont témoigne le langage. Parce que toute langue suppose une perte et l'acceptation de cette perte, quelque soit le manque qu'elle crée. De l'autre, la tension consumériste qui vise à promouvoir l'idée que nul ne doit être soumis à la castration ou plutôt que chacun se doit d'y échapper ; que le bonheur sur terre (et non pas au paradis plus tard), c'est d'y échapper. Accréditer cette idée, qui vient en contradiction flagrante avec la précédente, suppose une langue qu'il faut *pervertir*, c'est-à-dire dont il faut délier les attaches avec la Loi. Dans ce remplissage incessant du besoin, dans cette saturation du manque, qui n'est que la négation même de la construction du désir, l'humain passé dans le bain du capitalisme en vient à perdre ses repères de sujet et voit donc s'éloigner la fiabilité de sa langue. L'objet tend ainsi à expulser le sujet de sa place symbolique. Que peut-il en résulter ? Il est à craindre que l'on finisse par penser que « une marchandise, c'est ce qui représente

¹⁶ Georges Orwell, *opus cité*.

¹⁷ Guy Debord, *opus cité*.

¹⁸ Jacques Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Séminaire II*, Leçon du 19 mai 1955, Paris, Seuil, 1978.

¹⁹ Dany Robert-Dufour, *Le divin marché*, Denoël, 2007, ainsi que *L'art de réduire les têtes*, Denoël, 2003. Mais aussi d'autres auteurs, dont Charles Melman (*L'homme sans gravité*, Denoël, 2002), Jean-Pierre Lebrun (*Un monde sans limite*, Erès, 1997), Bernard Stiegler (*Mécréance et discrédit, opus cité*, Jean-Claude Michéa (*L'empire du moindre mal*), Flammarion, Climats, 2007) et quelques autres.

²⁰ Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, Économica, 2002.

²¹ Marcel Jousse, *L'anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, 1974.

le sujet pour une autre marchandise »²², c'est-à-dire pour l'ensemble de toutes les marchandises : le marché donc, venu en lieu et place de l'Autre.

Dans un livre de 2007, Christian Salmon définissait ce qu'il appelle le « Nouvel Ordre Narratif » qui préside, dit-il, au formatage des désirs en se servant du *storytelling*²³. « Les nouveaux récits que nous propose le *storytelling*, à l'évidence, n'explorent pas les conditions d'une expérience possible, mais les modalités de son assujettissement. » L'effet n'en porte pas sur la seule activité de communication mais sur la structure même du sujet. C'est ce que craignait déjà Paul Ricœur : « Les menaces qui attestent la fragilité de l'identité personnelle ou collective ne sont pas illusoire : il est remarquable que les idéologies du pouvoir entreprennent, avec un inquiétant succès, de manipuler ces identités fragiles par le biais des médiations symboliques de l'action. »²⁴

Mais que serait un tel être dont le désir se verrait barré par la saturation même du besoin passant par une perversion de la parole ? Le risque est clairement d'en faire un être pulsionnel, une personne fonctionnant sur le modèle de la pulsion. Quelle que soit la modalité qu'on lui accorde, et dans toutes les acceptions possibles de ce terme, un être pulsionnel est par nature un être violent, même si cela ne recouvre pas nécessairement un comportement agressif.

Günther Anders le disait en écrivant sa lettre au fils d'Eichmann²⁵ : « La "racine du monstrueux" c'est le fait que *notre monde actuel, dans son ensemble, se transforme en machine, qu'il est en passe de devenir machine.* »

Or, si tel est le cas, ne faut-il pas enfin se rendre à l'évidence : une des violences modernes, et non des moindres, c'est celle que l'on fait à la langue.

*

Evidemment, cette violence faite à la parole ne date pas d'aujourd'hui, mais c'est aujourd'hui qu'elle se concrétise. J'ai voulu montrer comment l'absolutisme royal fit taire (et fit fuir à l'étranger) les protestants, dont Max Weber²⁶ nous a appris que l'éthique est à la base du capitalisme. J'ai voulu montrer également comment le discours nazi s'est attaqué à la langue en s'en emparant et en la pervertissant. Cela pose également la question de qui est propriétaire de la langue... Mais au-delà, on en voit assez clairement les effets dans les narrations de ce qu'a été la Shoah. Si le concept même de négationnisme est né justement de la mise en doute puis la négation du meurtre de masse par les nazis, n'est-ce pas encore un effet de la

²² Je reprend ici l'aphorisme proposé par Pierre Ebtinger, *Portrait de l'individu en marchandise, in Cliniques Méditerranéennes, n° 75, Erès, 2007*, qui lui même paraphrase un célèbre aphorisme de Lacan.

²³ Christian Salmon, *Storytelling, La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La découverte, Cahiers Libres, 2007.

²⁴ Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Stock, 2004.

²⁵ Günther Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot, Rivages, 1999.

²⁶ Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Agora, 1989.

perversion de la parole²⁷, c'est-à-dire un effet du discours nazi lui-même ? Comme en écho, Jean-François Lyotard a proposé l'idée qu'Auschwitz c'est justement l'irreprésentable parce qu'il est l'échec constaté de la modernité.

C'est qu'en effet, toute la question de la fiabilité de la parole est ici posée et, particulièrement posée à tous ceux dont elle est le métier qui, remarquons le bien, ont vu leur profession particulièrement attaquée par le pouvoir dans les temps récents. Je parle ici des métiers de parole : les enseignants, les magistrats et les psychanalystes. La question est celle de la fiabilité de la parole, ou plus précisément : qu'est-ce qui permet de dire qu'une chose est vraie ou qu'elle est fausse ? Il lui faut, dit Lyotard, être rattachée à un grand récit, un récit fondateur qui serait un récit de l'émancipation, soit en d'autres termes, à un récit qui promulgue un personnage qui ne serait pas soumis à la castration, de telle sorte que nous puissions tous accepter de l'être. Pavese le disait déjà : « S'il eût été possible, on se fût volontiers passé de tant de mythologie. Mais (...) le mythe est un langage (...) un vivier de symboles auxquels s'attache, comme tout langage, une particularité substantielle de significations que rien d'autre ne pourrait rendre. »²⁸ Or, les grands récits mythologiques (chrétien, marxiste, des lumières, scientifique, etc.) ne sont plus crédibles, non parce qu'ils ne seraient pas vrais, ce qui n'a au fond pas d'importance, mais parce que leur véhicule, la parole, a subi une violence nouvelle, comme le montre Christian Salmon²⁹. Cela nous ramène à Stiegler et à son discrédit généralisé.

Karl Dreyer, dans son film *Ordet*³⁰, « La Parole », fait dire à l'un de ses personnages : « Pourquoi n'y a-t-il personne qui croie parmi les croyants ? »

Pour Lyotard, si les récits fondateurs ne sont plus crédibles c'est parce que la légitimation qui les soutient est usée. Et le psychanalyste verra dans cette usure l'effacement programmé de la fonction de l'Autre, seul vecteur symbolique dans la transmission de la Loi, que l'on superpose de façon trop simplificatoire à la supposée déchéance de la fonction paternelle sans que cela permette de dégager qui est cause de quoi.

Nous revenons alors à la question de savoir à qui appartient la langue. Aucune langue n'appartient à personne, c'est nous qui lui appartenons ; et celui qui s'en empare est un usurpateur, qu'il se nomme nazi, négationniste ou plus proche de nous : discours publicitaire. En tant que tel, cet usurpateur fait subir une autre violence à l'exercice même de la parole, dont nous serions bien sages de tenir compte dans nos approches des violences.

²⁷ Qui finit d'ailleurs par se retourner sur elle-même lorsqu'un Robert Faurisson qui consacra sa thèse de doctorat, soutenue en 1972, à démontrer que Les Chants de Maldoror de Lautréamont n'étaient qu'une « supercherie » dont ont été victimes pendant un siècle « l'immense cortège des dupes » où l'on compte « quelques-uns des plus grands noms de la littérature, de la critique et de l'Université ». Dans le livre issu de cette thèse (*A-t-on lu Lautréamont ?*, Paris, Gallimard, 1972), où il expose sa théorie, Faurisson évoque au passage les « mythes encore plus extravagants » suscités par la Seconde Guerre mondiale, en ajoutant qu'« il ne fait pas bon s'y attaquer » parce qu'« on court quelque risque à vouloir démystifier ».

²⁸ Cesare Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Paris, Gallimard, 1964.

²⁹ Christian Salmon, *Storytelling...*, opus cité.

³⁰ Karl T. Dreyer, *Ordet*, DVD, tf1 vidéo, 2008.